

24 images

24 iMAGES

L'abjection

Irréversible de Gaspar Noé

André Roy

Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2002). Review of [L'abjection / *Irréversible* de Gaspar Noé]. *24 images*, (112-113), 74–74.

Tous droits réservés © 24 images, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'ABJECTION

PAR ANDRÉ ROY

Quand un ex-critique de cinéma en appelle, dans un hebdomadaire montréalais, au boycott d'*Irréversible* — sans même l'avoir vu! —, oubliant que le boycott est une censure qui ne dit pas son nom, on se demande s'il ne faudrait pas défendre ce film. Pourtant, on doit répondre par la négative, tant cette œuvre, manipulative et normative, est aussi odieuse que ridicule. Ceux qui ont déjà vu les précédents films de Gaspar Noé, *Carne* et *Seul contre tous*, n'auront pas été surpris, le système cinématographique de ce réalisateur s'avérant encore une fois un pétard mouillé (le scandale se dégonfle dès le visionnage du film).

La haine de soi et des autres, l'appel à la vengeance, le voyeurisme comme forme de vérité, la méchanceté comme exorcisme, le glauque comme nouvelle esthétique, et j'en passe, c'est toujours et encore le système Noé qui se perpétue. Il n'y a qu'à voir le générique, avec uniquement les noms des collaborateurs en grosses lettres majuscules, ressemblant à ceux des films antérieurs, et l'acteur Philippe Nahon, le boucher de *Seul contre tous*, et ses borborygmes ouvrant *Irréversible*, pour s'apercevoir que le réalisateur a décidé de poursuivre sa tâche (d'équarisseur) et d'apposer sa (minable) touche d'auteur (Attention! artiste à l'œuvre!). Le maître du scandale a toujours l'abjection comme boussole et l'écoeurement du spectateur comme but.

Cet anti-*Amélie Poulain* est aussi dégoûtant que le film de Jean-Pierre Jeunet, avec son univers recroquevillé sur lui-même, schizophrénique par essence, qui finit par lasser à force d'en remettre (les bons sentiments, chez Jeunet, si sucrés qu'ils soulevaient le cœur; les mauvais, chez Noé, ayant le même effet nauséux), la différence tenant dans la position avant-gardiste de Noé, qui rend son film encore plus antipathique. Il s'agit encore d'épater le bourgeois par la démesure. Mais Noé en fait tant que le film se désamorce lui-même, se révélant rapidement conventionnel (dans le portrait de supposées déviances) et étroit d'esprit (la société est un enfer, surtout avec des étrangers et des homosexuels). *Irréversible* est grotesque

par sa boursoufflure, surtout dans le son, gonflé aux stéroïdes, «dolbyisé» à la puissance dix, élément pris en tant que relais de l'obscénité, dont la fonction est de faire sursauter le spectateur au lieu de le perturber; par son emploi épuisant de la caméra à l'épaule qui déforme les plans et qui, sans cadre ni horizon (il n'y a pas plus d'avant-plan que d'arrière-plan et de hors-champ),

tique de la caméra se faisant complice plutôt que juge de ce qui est montré.

L'avant-gardisme du film n'est que roublardise et dérision. Si, en faisant commencer son film par sa fin, Gaspar Noé avait voulu démontrer sa modernité, il aurait dû aller jusqu'au bout de sa démarche et — comme l'avait fait un jeune homme de 74 ans (à l'époque), Manoel de Oliveira qui, dans le



Le glauque comme nouvelle esthétique.

deviennent amas glaireux dans leur déroulement continu (le film est monté comme si c'était un seul plan); par ses fantasmes faciles et bon marché, de la sexualité *hard* des *backrooms* (sur laquelle débute le film) jusqu'à la «bonne» sexualité aux fins de reproduction (Monica Bellucci enceinte sur fond de verdure et de cris joyeux d'enfants) en passant par l'inévitable viol, dont la durée (sept minutes) tourne à la complaisance au lieu de devenir un élément de résistance, se dissolvant dans le mouvement du film plutôt que de faire saillie. Entre une virilité banale et une concupiscence balisée, on ne déroge à aucun stéréotype sexuel, la bravade tenant lieu de courage, et l'œil panop-

troisième volet de *Mon cas* (1986), avait inversé la bande sonore (comme dans un rembobinage) — dérouler complètement son film à l'envers. Mais cela aurait été trop demander à un produit qui s'appuie sur la superficialité et la tromperie. ■

IRRÉVERSIBLE

France 2002. Ré., scé. et mont.: Gaspar Noé. Ph.: Noé et Benoît Debit. Mus.: Thomas Bangalter. Int.: Vincent Cassel, Monica Bellucci, Albert Dupontel, Philippe Nahon. 95 minutes. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.